

Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amant : *Garçons et filles. Stéréotypes et réussite scolaire*

Louise Cossette

Volume 10, numéro 1, 1997

D'actualité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057921ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057921ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, L. (1997). Compte rendu de [Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amant : *Garçons et filles. Stéréotypes et réussite scolaire*]. *Recherches féministes*, 10(1), 168–170. <https://doi.org/10.7202/057921ar>

recherche et l'engagement féministes à un «effort pour améliorer le sort des opprimés», elle ne désire pas que son ouvrage y soit identifié, car «l'appréciation rationnelle et la maîtrise de la réalité sont inversement proportionnelles à l'investissement affectif» (p. 19)! La déclaration de Heinich qui veut ainsi s'abstenir de toute position idéologique peut sembler naïve ou choquer, cependant les résultats de sa recherche sur la mise en forme romanesque de l'identité féminine, identité dominée, sont suffisamment intéressants pour poursuivre la lecture au delà de cet avertissement éculé ou de quelques autres références malhabiles ou erronées au féminisme qui indiquent, de ce côté, une adhérence à des préjugés par trop connus.

*Marie-José Des Rivières*  
*Centre de recherche en littérature québécoise*  
*et Groupe de recherche multidisciplinaire féministe*  
*Université Laval*

**Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amant:** *Garçons et filles: stéréotypes et réussite scolaire.* Montréal: Les Éditions du Remue-ménage, 1996, 300 p.

**Pierrette Bouchard, Jean-Claude St-Amant, Natasha Bouchard et Jacques Tondreau:** *Modèles de sexe et rapports à l'école: guide d'intervention auprès des élèves de troisième secondaire.* Montréal: Les Éditions du Remue-ménage, 1996, 124 p.

Les succès scolaires des filles impressionnent. Elles obtiennent, à tous les niveaux, de meilleurs résultats que les garçons, sont moins nombreuses à décrocher et constituent, maintenant, la majorité de la population étudiante universitaire. Quand on pense qu'il y a quelques décennies, seule une minorité d'entre elles parvenait à terminer des études secondaires et que de nombreux programmes universitaires leur étaient à peine accessibles, le bond est prodigieux. Du côté des garçons, bon nombre connaissent de sérieux problèmes d'apprentissage et ils constituent la majorité des élèves qui redoublent ou qui «décrochent». Comment expliquer les succès scolaires des filles et les échecs d'un certain nombre de garçons? C'est là une question qui a suscité beaucoup d'intérêt récemment et à laquelle ont tenté de répondre Bouchard et St-Amant.

Dans le cadre d'une vaste enquête à laquelle ont participé plus de 2 000 garçons et filles de troisième secondaire venant de toutes les régions du Québec, Bouchard et St-Amant ont tenté de saisir quelques-uns des nombreux facteurs qui pourraient expliquer les écarts entre les performances scolaires des filles et des garçons. Leur étude est intéressante à plus d'un titre. Tout d'abord, elle nous fournit une somme considérable d'informations sur les valeurs des jeunes, sur leurs attitudes quant à l'école, sur leurs activités quotidiennes. Elle nous offre ainsi un portrait contrasté, parfois surprenant, des filles et des garçons d'aujourd'hui. On y apprend, par exemple, que les loisirs des filles et des garçons diffèrent toujours de façon marquée. Les garçons, qui jouissent de plus d'heures de loisirs que les filles, en consacrent encore la plus grande part aux activités sportives, alors que les filles s'adonnent davantage à la lecture que les garçons. Aussi, encore de nos jours, les adolescentes passent plus de temps que les

adolescents à effectuer des tâches ménagères. Ceux-ci consacrent plus d'heures à un emploi rémunéré.

Toutefois, l'originalité, l'apport le plus important de l'étude, est qu'elle met en évidence une relation très nette entre les résultats scolaires des filles et des garçons et leur adhésion aux stéréotypes sexistes. Pour les filles comme pour les garçons, un affranchissement des modèles traditionnels de sexe est associé à un meilleur rendement scolaire. Une partie du succès scolaire des filles pourrait ainsi s'expliquer par le fait qu'elles s'écartent davantage que les garçons des stéréotypes sexuels traditionnels. C'est là un résultat qui va sans doute surprendre ceux et celles qui attribuent les succès scolaires des filles à un plus grand conformisme: elles seraient plus dociles, plus obéissantes et davantage prêtes à se conformer aux attentes des adultes que les garçons. Les échecs des garçons seraient, en contrepartie, le résultat d'une tentative de s'affirmer en s'opposant aux demandes des adultes. L'étude de Bouchard et St-Amant montre de façon assez convaincante que de telles explications ne résistent pas à une analyse sérieuse. Ce ne sont pas les filles les plus conformistes qui réussissent le mieux, mais celles qui le sont moins. Les garçons font, en outre, preuve d'un plus grand conformisme social que les filles en ce qu'ils adhèrent davantage qu'elles aux stéréotypes sexuels traditionnels. Mais, surtout, les stéréotypes associés au rôle masculin semblent comporter des exigences qui, selon les termes mêmes de Bouchard et St-Amant, risquent de distancier de l'école. Et ce sont les garçons des milieux les plus défavorisés, ceux dont les parents ont les niveaux de scolarité les plus faibles, qui sont les plus marqués par ces stéréotypes.

Il est cependant bien difficile de conclure, à la lumière de ces résultats, qu'il existe un lien de causalité entre l'adhésion aux stéréotypes sexuels et le rendement scolaire. D'autres facteurs pourraient sous-tendre cette relation. S'il existe un tel rapport de causalité, il n'est pas non plus possible, pour l'instant, de spécifier laquelle de ces variables pourrait avoir un effet sur l'autre, et on peut même soupçonner que l'impact pourrait être bidirectionnel. En d'autres termes, une bonne performance scolaire ou, plus justement, l'acquisition d'un certain niveau de connaissances pourrait conduire au rejet des stéréotypes sexuels traditionnels, tout autant que le rejet de ces stéréotypes pourrait entraîner de meilleures performances scolaires. Ce sont, bien sûr aussi, des résultats qu'il faudrait valider auprès d'autres groupes d'âge, et d'autres groupes culturels, mais rappelons tout de même ici qu'ils recourent, dans une large mesure, les résultats de recherches analogues menées depuis déjà quelques décennies.

En terminant, voyons quelques considérations sur les statistiques. Il est parfois difficile de saisir si les différences rapportées sont significatives et il aurait été intéressant de préciser les niveaux de signification. Aussi, étant donné le nombre de variables étudiées, il aurait été préférable d'utiliser des analyses de variance plutôt que d'effectuer une multitude de tests-t. Cela aurait permis de mieux établir l'effet des variables indépendantes.

Cette étude devrait certainement stimuler la réflexion sur la réussite et l'échec scolaire et, on le souhaite, inspirer les professionnels et professionnelles du monde de l'éducation. D'ailleurs, pour les y encourager encore davantage, Bouchard, St-Amant et leurs collègues ont produit un guide d'intervention destiné aux élèves de troisième secondaire qui vise à les rendre davantage conscients des modèles sexuels qui leur sont proposés. Le type de manuel que toute

enseignante ou tout enseignant devrait avoir en main. On se plaît aussi à penser que ce serait fort utile dans les programmes de formation des maîtres et des autres professionnels et professionnelles de l'éducation.

*Louise Cossette*  
*Département de psychologie*  
*Université du Québec à Montréal*

**Céline Labrosse:** *Pour une grammaire non sexiste*. Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1996, 106 p.

D'entrée de jeu, Céline Labrosse situe la langue comme un objet social, assimilable aux autres institutions et sujet aux mêmes influences socio-historiques: ce qui est défini comme le bon usage, en français, exprime les valeurs dominantes de la société où cette notion a pris forme, et non un quelconque ordre naturel dont la grammaire traditionnelle se serait inspirée. Citant Vaugelas, Furetière, Bescherelle et tant d'autres grammairiens ayant fait étalage d'un sexisme sans réserve au cours des siècles, Labrosse démontre le lien étroit entre la grammaire française prescriptive et les valeurs socioculturelles dont se réclament les prescripteurs.

«Pour une raison qui semble être commune à toutes les langues que le genre masculin étant le plus noble doit prédominer toutes les fois que le masculin et le féminin se trouvent ensemble», écrit le grammairien Vaugelas dans ses *Remarques sur la langue française* (1647) (p. 27). Pour sa part, Antoine Furetière (*Le dictionnaire universel*, 1690) précise, à la même époque, ce qu'il entend par la noblesse du genre masculin: «Quand les deux genres se rencontrent, il faut que le plus noble l'emporte», définissant ainsi le mot *emporter*: «le plus fort l'emporte, pour dire que les plus puissants ont toujours l'avantage» (p. 29).

Ainsi, dans une série d'exemples bien choisis, Céline Labrosse démontre que le bon usage est un concept fabriqué par une classe dominante essentiellement masculine qui s'est non seulement appropriée l'exclusivité de la parole publique, mais qui s'est exercée à effacer la présence des femmes dans la langue.

L'absence de désignations féminines dans les titres et les fonctions, la prétention de faire du genre masculin un genre neutre et la règle d'accord postulant que le masculin l'emporte sur le féminin sont autant de phénomènes linguistiques que Labrosse met en évidence comme manifestations flagrantes de l'exclusion des femmes du droit à être représentées publiquement dans la langue. Et cet effacement de la présence des femmes entraîne, d'après les résultats de nombreuses enquêtes, une représentation de la réalité d'où les femmes n'émergent pas comme sujets: «Les filles sont accoutumées à ne pas être nommées, ne pas se nommer, ou à n'être nommées toujours qu'en second, et dans l'embarras», écrit Edwidge Khaznadar (1990) (p. 43).

Après avoir posé avec clarté les origines historiques et idéologiques de ce déni du droit des femmes à être représentées équitablement dans la langue, l'auteure propose ensuite des stratégies pour qu'émergent d'autres manières de